

Dialogues francophones. Écritures de la (non)violence, numéros 20-21, Timi oara, Editura Universit ii de Vest, 2015, 258p.

Carmen ANDREI²⁵²

La revue Dialogues francophones, publication régulière du Centre d'Études Francophones de l'Université de l'Ouest de Timi oara (Roumanie), enregistrée dans les bases de données internationales, est arrivée à ses 20^e et 21^e numéros. Ileana Neli Eiben, responsable de ces numéros, réunit des contributions sur une thématique d'actualité, la (non)violence. Elle signe également le péritexte préfaciel (« Avant-propos ») où elle argumente le choix thématique et problématise pertinemment ce questionnement incontournable à l'heure de la manifestation des violences, des agressions et des conflits de toutes sortes, des crises de valeurs identitaires et des métamorphoses étonnantes dans la mentalité de l'humanité.

Dans une première section, onze travaux sont consacrés à ce sujet, analysant tous les enjeux de la mise en écriture plus ou moins fictionnelle de la violence dans des cas concrets en Europe, en Orient, en Afrique. En contrepartie, l'écriture de la non-violence, qui reflète le desideratum de paix et l'acceptation de l'Autre, fait l'objet de quatre travaux dans la seconde section. Ainsi, les chercheurs intéressés aux configurations narratives de la violence se penchent notamment sur ses rapports directs avec les guerres : l'écriture de la guerre sans fin dans le roman *Syngué Sabour*. Pierre de patience d'Atiq Rahimi, né en Afghanistan (livre primé avec le Goncourt en 2008). La chercheuse hongroise Gabrielle Körömi souligne que seule une écriture minimaliste (« une langue décharnée », cf. Quirini, p.10) réussit à dire l'indicible et le drame des femmes afghanes, butins de guerre pour les combattants du même champ.

Lisa Romain (France) propose une approche originale –qui scelle un « nouveau pacte de lecture » (p.19) – de la guerre civile algérienne de la décennie noire (les années 1990), telle qu'elle apparaît sous la plume de Boualem Sansal dans son roman de 1999 – *Le Serment des barbares*. Ce pacte de lecture, fondé sur l'éthique et la responsabilité entraîne de façon

²⁵² Université « Dun rea de Jos » de Gala i, Roumanie.

participative-active le potentiel lecteur, connaisseur ou étranger de l'histoire racontée. C'est une autre manière de dénoncer les sévices de tout conflit, civil ou militaire.

La troisième contribution porte sur l'écrivain algérien Yasmina Khadra et son roman *L'Attentat* (2005). La plupart de ses romans sont traduits en roumain et sont beaucoup appréciés par le grand public. Valentina R. Dulcescu de l'Université de Craiova (Roumanie) montre avec justesse que « l'écriture de la violence est, à la fois, la conséquence et le miroir des convulsions du monde contemporain » (p. 31) et que l'œuvre en question comprend in nuce un discours humaniste qui explique le terrorisme et le condamne subséquemment.

Le travail suivant porte toujours sur les violences de l'Algérie, décrites en français, étonnamment la langue des conquérants. Serait-ce une vendetta postcoloniale, un règlement de compte historique ?, se demande Nancy Ali, chercheuse associée au Centre de Recherche en Littérature comparée à la Sorbonne, France. L'analyse déployé se fait sur le roman *L'Amour, la fantasia* (1985), écrit par une écrivaine de taille mondiale déjà, tellement glosée dans les études francophones de genre, Assia Djebar. L'auteure de l'article analyse l'écriture postmoderne en palimpsestes d'Assia Djebar qui marie l'autobiographie, les documents historiques à valeur anthropologique, ainsi que les témoignages oraux sur les maltraitances physiques et psychiques des Algériennes (p. 45).

Pierre Vaucher s'intéresse aux rapports entre le sport – manifestation de la « guerre calme », de l'altruisme et de la tolérance et la guerre, matraque de la violence armée dans le roman de Jean Hatzfeld, *Robert Mitchum ne reviens pas* (2013) – à ajouter, de la guerre de Bosnie-Herzégovine. L'auteur de l'article souligne, comme on le retrouve dans toutes les contributions du volume, les portées du discours pacifiste et ses effets de boomerang. Dans ce roman, le tir sportif devient malencontreusement le tir à la carabine (p. 59).

L'approche comparative du chercheur marocain Hicham Jirari entre *L'Alchimiste* (1994) de Paulo Coelho et *La Traversée* (1991) de Mouloud Mammeri a comme but de mettre en perspective deux écritures différentes sous tous les aspects (structurel, imagologique, fictionnel), qui se recoupent cependant dans la représentation problématique de l'être en tant qu'animal social impuissant. La conclusion de l'article est que la quête de Soi débouche sur / rejoint la quête de l'Autre, et que, malgré les violences conjuguées, force est de les transcender par seul le pouvoir idéologique transnational de l'imaginaire (p. 71).

La chercheuse brésilienne Vanessa Massoni da Rocha se concentre sur un sujet délicat : l'écriture comme porte-parole thérapeutique (p. 83), comme pouvoir de surmonter les traumatismes de la post-colonisation dans le roman de l'écrivaine d'origine guadeloupéenne Simone Schwartz-Bart, *Pluie et vent sur Télumée Miracle* (1972). Cette saga de l'esclavage étalé(e) sur quatre générations qui en témoignent est un plaidoyer pour la résilience comme solution viable contre l'aliénation, voire la déchéance.

L'histoire de l'Afrique coloniale narrée dans deux romans, *Le Lys et le flamboyant* (1997) et *Le Chercheur d'Afrique* (1990) par l'écrivain Henri Lopes fait l'objet du travail de Ménard Kouao Bouazi. Le spécialiste met en valeur l'idée que seule la fabulation a le pouvoir absolu sur le monde et qu'à l'aide de l'humour, du détachement comique, même de la posture incisive (comme armes léthifères contre le Mal), elle peut remporter sur l'exclusion sociale, les turbulences mentales, la domination, toutes immanentes à la violence (p. 97).

D'autres formes de violence, infiniment complexes et traumatisantes, nées de la guerre avec les rebelles de Kaliba (Congo) durant quatre ans interminables sont racontées par Serge Amisi dans son récit de survivance, *Souvenez-vous de moi, enfant de demain* (2011). Le témoignage qui mêle de manière hybride le réel et la fiction est finement analysé par la chercheuse canadienne Valérie Dusaillant-Fernandes afin de montrer les stratégies d'ajustement au stress auxquelles la mémoire auctoriale est forcée d'avoir recours pour survivre aux horreurs déshumanisantes de l'Histoire.

Pour Yao Louis Konan aussi, le discours de l'histoire africaine est éminemment pessimiste et la violence en est l'hyper-thème. Le spécialiste ivoirien entame une démarche sémiotique et sociologique sur plusieurs textes illustratifs dont le livre d'Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé* (2000) afin de mettre en évidence une « discursivité et une narrativisation » macabres, des renvois référentiels véristes aux dictatures et aux guerres tribales (p. 121). Le travail finit par une proposition d'approche dédramatique positive des violences historiques.

La dernière étude sur l'histoire africaine qui clôt la première section est menée par le chercheur camerounais Stéphane Amougou qui, à son tour, renforce l'idée que la violence historique, institutionnelle, voire économique caractérise l'ensemble de la littérature africaine (p. 135). L'application des propos théoriques sociologiques vise trois romans importants sur la brutalité du génocide rwandais : *L'Ainé des orphelins* (2000) de Tierno Monémbo, *La Phalène des collines* (2002) de Koulsy Lamko et *Murekatete* (2000) de Monique Ilboudou.

Quant aux écritures de la non-violence, la section est ouverte par l'article de Pierre Suzanne Eyenga Onana (Cameroun) qui poursuit l'histoire du même génocide rwandais dans un autre texte, *Souveraine Magnifique* (1994) d'Eugène Ébodé et étaye la dialectique pertinente entre les personnages historiques (personnalités réelles) et leurs doubles fictionnels que la création artistique rend crédibles, leur pardonne ou leur inflige de lourdes peines morales (p. 151).

Le Sénégalais Aliou Seck étudie l'ensemble de l'œuvre de Tierno Monémbo, composée de huit romans dont trois analysés en détail et cinq simplement cités pour montrer que l'auteur en question, tout en traitant dictatures, génocides, représentations des femmes (dans ce sens, il fait preuve d'un « féminisme d'intention », cf. Chévrier) bâtit un nouvel humanisme dans son souhait de « voir une Afrique pacifiée et socialement stable » (p. 163).

La littérature judéo-méditerranéenne et orientale francophone est largement marquée elle-aussi par la (non)violence et la destruction qui, une fois décantées ou sublimées, apportent inexorablement l'écriture de la résilience avec les actes meurtriers, la guérison après les traumatismes par l'exil sans retour. Le travail de reconstruction et le discours dans la fraternité sont des contrepoisons contre la folie destructrice, la haine ravageuse, toutes deux apportées en amont par la violence. C'est la thèse majeure soutenue par Élisabeth Schultz dans son article (p. 173-185).

Les écrits éclairés de Marie de l'Incarnation, missionnaire au Canada au XVII^e siècle, revisités dans le documentaire *Folle de Dieu* (2008) et la pièce éponyme (2009, sous-titrée *La déraison de l'amour*) de Jean-Daniel Lafond constituent un exemple bien argumenté par la chercheuse italienne Amandine Bonesso dans son article qui ferme la seconde section du volume. La démonstration tient la route : l'amour du prochain sauve de la barbarie.

À part la rubrique des comptes rendus (des revues de spécialités francophones, des volumes collectifs et des études ponctuelles récemment parus), la revue *Dialogues francophones* propose des « Rencontres francophones » – un article de Silvia Pandelescu (Université de Bucarest), « Lorsque les frontières vacillent », dans lequel on présente les échanges culturels belgo-roumains d'après la seconde Guerre Mondiale jusqu'à la huitième décennie, une autre rubrique, « Entretiens » où Izabella Aramat recueille les propos de deux écrivains belges, membres de l'Académie Royale de Langue et Littérature françaises de Belgique, Jacques De Decker et Paul Emond, lors de leur escale littéraire à Cluj pour le 25^e anniversaire du Centre d'Études des Lettres Belges, et une dernière rubrique, « Traductions » où

l'écrivaine roumaine d'expression française et anglaise dernièrement, Felicia Mihali, exhibe courageusement sa démarche créatrice dans les deux langues : elle met en parallèle des fragments de son roman *The Darling of Kandahar* (2012) auxquels elle donne une version en français, sous le nom de *La Bien-aimée de Kandahar* (le roman paraîtra en entier en 2016). Ce travail de réécriture (il convient de mentionner : à ne pas confondre avec l'auto-traduction) pourrait constituer un bel exercice de réflexion orale / écrite pour les étudiants passionnés par la traduction littéraire.